

MAUDE FORTIER

Destin lugubre



FRISSONS^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS

MAUDE FORTIER

Destin lugubre

Pour Louis, Juliette et Harry.

Héritage
jeunesse



1

Étrange malédiction

La voiture file à vive allure sur une route de campagne. La pluie s'abat sur le pare-brise avec force. Assis du côté passager, je tiens une boîte sur mes genoux. Je tourne des figurines de bois entre mes doigts. Elles sont toutes lustrées et de couleur foncée.

Mon père sourit :

— C'est un jeu d'échecs.

Sous une pellicule de papier délicat, je trouve l'échiquier. J'examine un des pions dans ma

paume. Il ressemble à un petit crâne avec des jambes courtes.

— Les pièces sont toutes bizarres. Comment on fait pour savoir quel morceau est la reine ou la tour ?

— Tu peux te fier à la hauteur. Ce n'est pas si difficile. Tu vas t'habituer.

Papa est de retour de son voyage en Afrique. Ce n'est pas la première fois qu'il s'y rend. Il a toujours été passionné par cette riche culture. Je le remercie :

— C'est un beau cadeau de fête.

— On pourra jouer quelques parties à l'hôtel.

Nous nous rendons à un congrès de cardiologie. Après avoir passé beaucoup de temps chez ma mère, j'apprécie le changement d'air. J'ai insisté pour être présent. Je sais que papa a hâte de me raconter son voyage.

Il continue son explication concernant le jeu d'échecs.

— Je l'ai acheté dans la boutique d'un sorcier. Il y avait toutes sortes d'objets d'art. J'avais le goût de tout rapporter. J'ai pris des photos.

Il me tend son cellulaire en maintenant un œil sur la route. Sur l'écran, je peux voir plusieurs masques en bois. Des yeux blanchâtres me donnent alors la frousse. J'en laisse presque tomber l'appareil.

Je sens la voiture zigzaguer légèrement, puis mon père reprend le contrôle.

— Supprime cette photo-là, Will. Je ne l'aime pas du tout.

C'est ce que je fais aussitôt.

— C'était quoi ?

— Un être dont il ne faut pas parler. Ne t'inquiète pas, Will.

Ses mots sont suivis d'un lourd silence. Papa me semble tendu. Il serre le volant avec tellement de force que ses jointures deviennent blanches.

Je glisse la boîte sous mon siège. Je garde seulement le pion en forme de crâne dans mon poing. Je l'aime bien, ce petit bonhomme. Il est moins effrayant que les masques.

— Maman dit que tu es superstitieux. Elle pense que tu vas en Afrique pour t'acheter la paix d'esprit. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Angélique ne croit pas beaucoup au spirituel.

— Elle dit que des sorciers volent ton argent. C'est tellement ridicule comme idée. Papa ne se laisserait jamais arnaquer.

— Je ne veux pas t'impliquer là-dedans, Will. Tu es jeune.

— J'ai douze ans! Je ne suis pas un bébé. Tu crois vraiment en la sorcellerie?

— Oui, mais attends un peu avant de me juger.

— C'est stupide! Tu es cardiologue. Tu as étudié en sciences. La magie, c'est tout le contraire. Les deux ne sont pas compatibles.

La pluie tombe à torrents sur la voiture. Après quelques minutes, papa essuie la buée dans le pare-brise avec sa paume.

— Ce n'est pas aussi simple, Will. Dans ma carrière, j'ai souvent déjoué la mort. C'est un peu comme si je trichais.

J'ai de la difficulté à le suivre:

— Ce n'est pas vraiment un crime de sauver des vies.

— Peut-être qu'une force qu'on ne peut pas voir n'aime pas que j'intervienne.

— Tu inventes un peu.

— La balance de la vie est importante. Je ne perds jamais de patients. Est-ce que je suis plus fort que la mort ? Je ne pense pas. Mais récemment, j'ai l'impression d'attirer un mauvais karma. Je sens que je suis en danger de perdre la main gagnante. La nature est contre moi. Vois ça comme une malédiction si tu veux.

La tournure de la conversation me donne froid dans le dos.

— Tu crois que tu es maudit ?

— Ne t'en fais pas, Will. J'ai assez de talismans à la maison pour me protéger durant des années.

J'ouvre mon poing pour observer Tête de Crâne de nouveau.

— Qu'est-ce que tu as acheté d'autre, à part le jeu d'échecs ?

— Je vais te montrer. Tout est encore dans mes bagages.

Un coup de tonnerre assourdissant me déchire le tympan. La pluie devient un déluge. La noirceur et la buée rendent la visibilité presque nulle.

Je vois des gouttes de sueur apparaître sur le front de mon père. Il murmure :

— J'ai tout laissé à la maison. Comment j'ai pu être aussi stupide ?

La voiture dérape, mais papa reprend le contrôle aussitôt.

Je tremble comme une feuille. Je m'avance vers le tableau de bord pour augmenter le chauffage. Dès que mon regard revient sur la route, mon souffle est coupé par l'apparition d'une silhouette au milieu de la chaussée.

Mon père donne un coup de volant. La voiture dévie de sa trajectoire et heurte un obstacle. Nous sommes propulsés sur le côté. Je retiens mon souffle. La carrosserie se déchire comme une boîte de conserve. Je crie lorsqu'une douleur transperce mon bras gauche. Papa disparaît de mon champ de vision. Ma tête cogne la vitre. L'horizon est sens dessus dessous. Je ne sais plus où m'accrocher. Et puis tout s'arrête.

Le seul bruit que j'entends provient de ma respiration haletante. La douleur irradie dans tout mon corps. Des points noirs obscurcissent ma vision.

Je ne trouve pas papa. Je l'appelle, mais il ne me répond pas.



2

Frayeur dans l'ascenseur

Je fais une dernière fois le tour de ma chambre d'hôpital. Je vérifie que les tiroirs de la commode sont vides. Ma mère a déjà rapporté mon sac de linge dans la voiture. Elle échange quelques mots avec le médecin dans le corridor. Cet établissement a été mon refuge au cours des dernières semaines. Je me sens bizarre à l'idée de le quitter. Le temps passé aux soins intensifs ne m'a pas paru si long. Pourtant, dehors, les arbres ont changé de couleur.

Maman vient me rejoindre. Elle tient un sac de médicaments. Elle m'aide à enfiler un chandail chaud. Ce n'est pas facile avec mon bras gauche en attelle.

— Tu es prêt ? Ça va faire du bien de retourner à la maison.

Tout à coup, je tremble de froid. Mon estomac gargouille. J'ai un début de mal de cœur.

Je ne réponds pas. C'est trop difficile d'imaginer la vie sans mon père.

— Tu as mon jeu d'échecs ?

— Oui, il est déjà dans la voiture.

Secrètement, je vérifie que Tête de Crâne est bien dans la poche de mon pantalon. Il ne m'a pas quitté depuis l'accident.

Nous avançons dans le corridor qui mène à l'ascenseur. Maman me parle de la période de réadaptation. Elle me dit de ne pas m'en faire avec la rentrée scolaire. Ma guérison est bien plus importante.

— Théo va être content de te voir ailleurs qu'à l'hôpital.

— On avait hâte d'être en secondaire un, pour nous retrouver dans le même programme de natation. Je suis en train de tout manquer.

— C'est un mauvais moment à passer. Tes blessures et la mort de Robert...

Elle arrête de parler et je vois que ses yeux se remplissent de larmes.

— On va apprendre à vivre avec tout ça. Un jour à la fois. Tu vas voir. Ça va bien aller.

Mes oreilles entendent les sages paroles, mais mon attention est ailleurs. Chaque fois qu'on parle de mon père, je ne peux pas m'empêcher de me remémorer notre discussion sur la malédiction. C'est une tache supplémentaire sur un souvenir déjà sombre et douloureux.

Nous attendons devant la porte coulissante. Un grincement métallique me fait frissonner. Je regarde par-dessus mon épaule. J'ai l'impression que tout le corridor résonne de ce bruit. Un néon vacille. Au loin, je peux distinguer un point noir qui se dirige vers nous.

Nous entrons dans la cabine de l'ascenseur. Aussitôt, je deviens étourdi. Mes jambes sont molles. Je m'appuie contre le mur métallique.

Respirer me fait mal. De grosses gouttes de transpiration perlent sur mon front. Mon corps devient lourd comme si j'étais attiré par un aimant. Ma mère me parle, mais je ne comprends pas ce qu'elle dit.

Les portes s'ouvrent enfin. Je m'écroule au sol et pousse un cri de terreur. Devant moi se dresse une silhouette vêtue d'une cape noire. De longs doigts squelettiques s'approchent de moi. La silhouette tient à la main un manche dont la lame courbée traîne au plancher. Sous son capuchon, il n'y a pas de visage.

La créature se penche. Un souffle glacial effleure ma peau. D'instinct, je trouve mon pion et je l'agrippe de toutes mes forces.

Ma vision s'embrouille et tout devient noir.

Masques maudits

Ma mère frappe doucement à la porte de ma chambre. Elle m'apporte un verre d'eau et des médicaments, comme tous les soirs depuis l'accident. Elle ferme les rideaux et range une pile de vêtements, puis elle revient vers moi en souriant affectueusement.

— Voilà, tu es bien installé. Je dois m'en aller dans quelques minutes.

— Arrête de t'inquiéter. Je suis capable de passer une soirée sans toi. Je vais rester sagement assis devant la télévision.

— Je n'aime pas m'absenter. Tu pourrais faire une crise de panique.

Je hausse les épaules et réponds :

— Je ne serai pas tout seul. Théo va venir après son entraînement.

— Alors, n'oublie pas tes médicaments comme la dernière fois. Il n'a pas aimé de te voir aussi angoissé.

Je m'estime chanceux que ma mère soit médecin. Elle comprend bien que mon anxiété extrême est hors de mon contrôle.

Elle change de sujet :

— Qu'est-ce qu'on va faire de toutes ces boîtes ?

Les souvenirs personnels de mon père sont entreposés dans ma chambre.

— Je te l'ai dit. Je garde tout.

— Même les masques effrayants ?

J'ai l'impression que les visages en bois me regardent à travers le carton. Cette idée suffit à me donner le vertige.

Je rassemble tout mon courage et déclare à ma mère :

— C'était à papa. Il dirait que ça porte malchance de s'en débarrasser.

Sa lèvre inférieure tremble. C'est le signe qu'elle retient ses larmes.

— Tu as raison. C'est vrai qu'il aurait dit ça. Je vois que tu as trouvé une belle place pour ton jeu d'échecs.

J'ai installé l'échiquier et toutes les pièces sur une table basse au pied de mon lit. Il y a une case vide pour Tête de Crâne. Je garde toujours le petit bonhomme près de moi. On dirait que je suis devenu superstitieux comme papa.

Ma mère jette un bref coup d'œil sur son cellulaire et me fait une petite grimace. Elle ajuste l'écharpe qui tient mon bras gauche en place. Un spasme douloureux me fait serrer les dents.

— Je sais que tu as mal. C'est bon signe. Les tendons et les nerfs ont été entaillés. Ils se réparent tranquillement. C'est un long processus.

Je lui coupe la parole :

— Je sais tout ça.

La coupure à mon avant-bras a presque été fatale. J'ai perdu beaucoup de sang. Le résultat est une cicatrice qui court du poignet jusqu'au coude. La guérison d'une telle blessure vient

avec des pointes de douleur. Un retour à l'école n'est pas envisageable dans un avenir proche.

Je bouge un peu les doigts de ma main gauche. Comme d'habitude, ils n'ont pas de force.

Maman me regarde comme si je lui cachais quelque chose.

— C'est normal d'avoir encore peur. Tu as vécu un accident traumatisant. J'aurais aimé que ton père ne te parle pas de la malédiction. Je suis certaine que ça n'aide pas...

— Tu crois que papa était maudit ?

— Certainement pas. C'était quelqu'un de bien. Son but était toujours de sauver des vies. Ne pense pas à cette histoire de bataille avec la mort. Je ne veux pas qu'elle t'empêche de dormir.

Elle dépose un baiser sur mon front et me fait ses dernières recommandations.

— Tu peux commander un souper. Pas de jeux brusques. Pas de films de peur. Et n'oublie pas tes anti-inflammatoires si tu ressens trop de douleur.

Avant de partir, elle ajoute :

— Même si ton père et moi étions séparés, nous avons du respect l'un pour l'autre. J'espère que cette histoire de malédiction ne va pas changer ton opinion de lui. Passe une belle soirée.

Dès qu'elle est hors de vue, j'attrape mon cellulaire pour voir si Théo m'a texté.

Entraînement terminé.
Je suis à la bibli.

Tu as le livre que j'ai réservé ?

Oui. *Sorciers et sorcellerie*.
Il n'y a pas d'images de squelette avec une lame dans ce bouquin.

Je sais. Mais il y un chapitre sur les masques africains.

Et une section sur la fabrication d'amulettes. Tu es certain de vouloir lire ça ?

Oui. Apporte-le.

OK. Je vais chercher encore un peu.

Non. Viens-t'en.

Je t'envoie un truc.

Je reçois une pièce jointe. Je ressens aussitôt un pincement douloureux à la poitrine.

Je retourne dans la messagerie.

C'est quoi, sur cette image ?

Je savais que ça t'intéresserait. J'arrive.



4

Phobie extrême

Ma mère est déjà partie. Je choisis un souper qui plaira à mon ami sportif. Peu après, l'application de sécurité de l'immeuble s'allume. L'appli m'avertit de la présence d'un visiteur à l'entrée principale.

Je traverse l'aire ouverte du condo. Les grandes fenêtres me montrent la silhouette du Vieux-Montréal. L'automne s'est installé. J'ai peine à croire que j'ai manqué ma rentrée au secondaire.

Théo ne prend jamais l'ascenseur. Il fait de la natation de compétition, alors il doit se maintenir en forme. Je m'ennuie du temps où j'étais actif comme lui.

Un bruit sur le palier pique ma curiosité. J'ouvre la porte d'une main tremblante. Ma respiration s'accélère. Je reconnais le premier signe d'une crise d'angoisse. C'est plus fort que moi. Je n'arrive pas à retrouver mon calme.

La vue du tapis gris et du mur beige me donne le vertige. Je m'agrippe au cadre de la porte.

— Allô ? Il y a quelqu'un ?

Madame Martineau, notre voisine, est penchée sur deux gros sacs d'épicerie. Le contenu s'est renversé.

Elle est un peu sourde, alors je parle fort.

— Ne bougez pas, je vais vous aider !

— C'est le beau Robert ?

J'ai un serrement au cœur.

— Non, c'est William.

— Regarde le dégât que j'ai fait. Oh ! Ce n'est pas drôle d'être vieille comme moi.

Elle dirige sa clé d'une main chancelante. Je voudrais bien aller vers elle, mais je tiens à peine debout. J'ai l'impression que le sol remue.

— Où tu es, mon beau Robert ?

— Attendez, madame Martineau. Théo s'en vient.

Ma vision s'embrouille. Mes jambes deviennent toutes molles. Je m'écroule au milieu du corridor. Mon nez s'écrase contre le sol. Mes poumons se vident de leur air.

— Robert !

Le ton insistant me fait grincer des dents.

— Mon père n'est pas là ! Je ne peux pas...

De petits points noirs obscurcissent mon champ de vision.

— Will ! Qu'est-ce qui se passe ?

Je reconnais la voix de Théo.

— Ne perds pas connaissance, s'il te plaît !
Respire !

Ma vue revient tranquillement. J'ai froid. Mon t-shirt est imbibé de transpiration. Je suis assis sur le plancher de bois franc du logement. Je n'ai pas le souvenir d'y être retourné. J'en déduis que j'ai eu un étourdissement.

Un liquide dégoutte sur mes lèvres. Je saigne abondamment. Quelqu'un a mis un chiffon doux sous mes narines. Ça sent la piscine. La vue du liquide rouge me lève le cœur.

Les jambes tremblotantes, je me traîne jusqu'au divan. Mon ami revient au bout d'un moment avec un verre d'eau.

— À quoi tu joues, Will? Tu as perdu connaissance!

— Je ne fais pas exprès. Désolé pour ton t-shirt.

Je lui redonne le vêtement taché de sang.

Il secoue la tête, l'air déconcerté.

— Ce n'est pas grave. Garde-le. Tu saignes encore.

Il se penche vers moi et remet la boule de tissu en place. Je lui souffle à l'oreille:

— Tu es arrivé au bon moment, on dirait.

Mon ami semble encore inquiet.

— C'était une attaque de panique. Tu dois rester à l'intérieur pour éviter ce genre de chose. J'appelle ta mère?

— Non, ça va, maintenant. Et madame Martineau?

— Elle m'a appelé « mon petit William » une dizaine de fois.

Je pouffe de rire. C'est pourtant assez difficile de nous confondre. Théo est roux et musclé. Je suis un grand maigre aux cheveux noirs.

Le sportif continue de m'examiner.

— Qu'est-ce qui a provoqué ta crise, cette fois ?

— Juste... sortir sur l'étage. C'est une peur incontrôlable.

Théo réfléchit un instant.

— J'ai une phobie des araignées. Mais je ne perds pas connaissance quand j'en vois une. Les médicaments sont censés t'aider.

Je hausse les épaules.

— Les spécialistes disent surtout que j'ai besoin de temps pour me remettre du traumatisme.

— Moi, je pense que c'est de l'agoraphobie. La peur des endroits où tu ne te sens pas en sécurité. Je l'ai lu sur Internet.

Je soupire lourdement et déclare :

— Je ne sortirai jamais d'ici. C'est ce que ça veut dire.

Mon ami ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais il choisit de se taire. Il m'enlève le t-shirt souillé et inspecte mon nez. Satisfait, il m'apporte une débarbouillette fraîche et m'aide à nettoyer mon visage. Ensuite, il sort un petit livre de son sac.

— Tiens. *Sorciers et Sorcellerie*.

Je le remercie, mais je n'ai pas le cœur à la lecture.

Je tourne des pages avec peu d'intérêt. Les images ne m'inspirent pas à poursuivre. Théo pianote sur une tablette électronique. Sur l'écran, il me montre des photos similaires à celles qu'il m'a envoyées par texto. Devant mon regard surpris, il se met à les faire défiler. Il y a beaucoup de contenu semblable. Je reconnais la cape noire et le corps squelettique. La lame courbée est aussi présente, parfois avec du sang qui dégouline.

C'est comme si quelqu'un avait dessiné plusieurs versions de mes cauchemars. Je demande à mi-voix :

— Cette chose a un nom ?

Le sportif m'indique le sujet de la recherche.

— Oui, la Faucheuse.

Mon ami accède à une page Web parmi celles qui s'offrent à nous. L'illustration montre une créature maléfique dominant une pile de corps mutilés.

Je n'ai pas besoin de lire le texte pour comprendre. Je murmure :

— C'est la Mort...